

Itinéraire de Riccold de Monte Croce en Terre sainte : de l'enthousiasme au désespoir

Par Priscilla Mourgues

Publication en ligne le 17 septembre 2020

Résumé

Au cours du XIII^e siècle, de nombreux missionnaires se sont rendus en Terre sainte dans l'espoir de convertir les peuples, et surtout les musulmans, à la religion chrétienne. Parmi les relations et récits de voyage de missionnaires qui nous sont parvenus, le *Liber peregrinationis* et les *Epistolae* de Riccold de Monte Croce sont des œuvres quelque peu originales. Adressées à des destinataires extraordinaires (Dieu, la Vierge Marie...), les lettres mettent en scène un moment de doute, et même une crise de la foi, du frère dominicain. Elles montrent en quoi l'itinéraire du moine jusqu'à Bagdad s'est doublé d'un cheminement spirituel semé d'embûches.

Mots-Clés

Riccold de Montecroce, itinéraire, lettres, récit de voyage, altérité, émotions.

Table des matières

[Introduction](#)

- Le voyage à la recherche du Christ : de l'espoir à l'attente déçue
- Les *Epistolae* : fin de l'itinéraire géographique et impasse spirituelle ?
- Les *Epistolae* ou l'expression exacerbée d'une crise de la foi
- Conclusion
- Bibliographie
 - Sources
 - Études
 - Outils

Texte intégral

Introduction

À la fin du XIII^e siècle, de nombreux missionnaires franciscains et dominicains se rendent en Terre sainte dans l'espoir de convertir ceux que l'on nomme les « infidèles ». Parmi eux figure le moine florentin Riccold de Monte Croce. Le pape Nicolas IV et Muño de Zamora, alors maître général de l'ordre des Prêcheurs, lui auraient accordé la permission de partir en pèlerinage, puis en mission d'évangélisation. Après vingt-et-un ans dans les ordres, Riccold de Monte Croce quitte donc le couvent de Prato pour débarquer à Saint-Jean d'Acre en 1288^[1]. Puis, il visite pendant quelques mois la Terre sainte, et gagne la cité de Bagdad, où il demeure environ dix ans. Cette dernière, anciennement sous domination des Abbassides, est alors gouvernée par les Mongols depuis 1258. Or les Latins espèrent encore convertir le peuple mongol à la religion chrétienne afin d'en faire un puissant allié contre leurs ennemis suprêmes, les musulmans. En 1291, la mission de Riccold de Monte Croce prend un tournant décisif puisqu'à distance, il apprend la chute d'Acre et le massacre de ses confrères. Enfin, en 1295, la conversion à l'islam du Khan Ghazan et la destruction des églises, à la demande du nouveau souverain, sonnent le glas de la mission dominicaine^[2]. Dès lors, si le moine florentin reste en vie, ce n'est pas sans frais. Afin de survivre, il se voit même un temps contraint d'abandonner son habit de Frère prêcheur pour exercer la profession de chamelier...

De retour à Florence aux alentours de 1300, Riccold de Monte Croce rédige quatre œuvres : les *Epistolae quinque commentatorie de perditione Acconis*, dont l'écriture a vraisemblablement été commencée en Orient après la chute d'Acre ; le *Liber peregrinationis*, mêlant à lui seul le récit de son voyage et une partie didactique sur les

populations et religions rencontrées ; ainsi que deux traités, l'un contre l'islam – le *Contra legem Sarracenorum* –, et l'autre contre les Églises d'Orient – le *Libellus ad nationes orientales*^[3]. Nous nous intéresserons plus particulièrement aux écrits dotés d'une forte composante autobiographique. Le plus célèbre des deux, le *Liber peregrinationis*, retrace d'abord l'itinéraire du Frère prêcheur en Terre sainte, puis examine les caractéristiques de certains peuples (les Turcomans, les Tartares...) et des religions qu'il rencontre (les chrétiens d'Orient – jacobins, maronites et nestoriens – et surtout les musulmans, qu'il nomme « Sarrasins^[4] »). Quant aux *Epistolae*, au nombre de cinq et écrites également à la première personne, elles s'adressent à des destinataires célestes. Désœuvré et profondément affligé, le moine dominicain demande à Dieu, à Marie, à toute la « Curie céleste » ou encore à des Frères prêcheurs morts lors de la chute d'Acre la raison du malheur des Latins.

Ainsi le lecteur pourrait-il s'étonner de la différence entre les deux œuvres, aussi bien au niveau de leur genre que des expériences et émotions qui y sont montrées. Et cet écart est d'autant plus intéressant que les lettres ont probablement été composées avant le récit de la pérégrination. De retour en Italie, le moine dominicain aurait donc tenu à faire paraître les moments de doute qui l'ont envahi lors de sa mission tandis qu'il s'investit de nouveau avec force dans sa tâche de Frère prêcheur, en partageant ses trois autres écrits. Par ailleurs, le cheminement spirituel qu'il nous est donné de voir épouse globalement, mais pas parfaitement, l'itinéraire géographique que le moine florentin a suivi. Si la découverte des endroits fréquentés par le Christ est importante, ce sont surtout les rencontres avec l'Autre et les événements conflictuels qui ont été déterminants pour le missionnaire. Dès lors, le partage des *Epistolae* peut sembler étonnant tandis que le moine est rentré à Florence : pourquoi faire part aux lecteurs d'un tel désespoir alors que l'écriture d'un *Liber peregrinationis* peut, à elle seule, illustrer les doutes susceptibles d'assaillir un pèlerin ou missionnaire ? Les lettres s'inscrivent-elles dans une volonté de suivre les pas du Christ, tout comme le *Liber* et d'autres écrits de pèlerins médiévaux ?

Le voyage à la recherche du Christ : de l'espoir à l'attente déçue

Tout d'abord, le moine paraît empli de zèle et de ferveur, mais aussi de certaines attentes. S'il espère, bien sûr, convertir les peuples orientaux à la foi chrétienne, c'est un autre motif qu'il expose en premier dans le *Liber peregrinationis* : « Je me mis en route et traversai la mer pour voir par les yeux du corps les lieux que le Christ a parcourus avec son corps, et

par-dessus tout le lieu où il a voulu mourir pour le salut du genre humain ^[5] ». À l’instar d’un certain nombre de pèlerins occidentaux du XII^e au XIV^e siècle, le frère est en quête d’une sorte d’incarnation : il aimerait revivre par l’intermédiaire de son propre corps l’expérience du Christ, comme le souligne la répétition de l’adverbe latin *corporaliter*. Comme l’écrit René Kappler, « [P]as à pas, la lecture-prière de l’Évangile devient comme une “Imitation” de Jésus-Christ, confirmée, amplifiée par la prédication ^[6] ». Dès lors, la plupart des lieux mentionnés sont explicitement liés à un épisode du Nouveau Testament, et le dominicain s’applique tout particulièrement à réitérer à sa manière les actes du Seigneur. Ainsi, Riccold de Monte Croce baptise là où Jésus fut baptisé, craint les « Sarrasins » à l’endroit où les disciples ont craint les Juifs... Cet espoir de revivre des moments de la vie du Christ atteint son apogée lorsque le clerc aborde les lieux de la naissance et de la mort de Jésus. À propos de son séjour à Bethléem, le missionnaire écrit :

Nous trouvâmes là une belle église de Notre Dame, et dans l’église un logement, qui était un lieu de passage étroit, avec d’un côté la crèche où fut déposé le Seigneur et de l’autre une sorte de grotte ou d’ancre pour les pauvres. C’est là qu’ils logeaient à l’étroit ; il y a là un autel, à l’endroit où Notre Dame enfanta. Nous célébrâmes la messe, nous prêchâmes et fîmes communier le peuple. Les cérémonies terminées, nous découvriâmes dans la crèche un joli petit enfant, le fils d’une pauvre chrétienne qui habitait près de l’église et nous eûmes le plaisir d’adorer à travers lui le Christ nouveau-né, à l’exemple des Mages, et de lui donner des présents avant de le rendre à sa mère ^[7].

Les Frères prêcheurs ne s’en tiennent donc pas à interpréter la présence d’un enfant dans la crèche comme un signe divin, mais ils s’attachent à remettre en scène la naissance du Christ en adoptant le comportement des rois mages. René Kappler, en choisissant de traduire le verbe *inuenimus* par « nous découvriâmes », met d’ailleurs l’accent sur le caractère providentiel de cette rencontre entre les pèlerins, la mère et l’enfant ^[8]. En effet, le dictionnaire Gaffiot présente l’acception « découvrir » uniquement après avoir proposé les définitions « venir sur quelque chose (quelqu’un), trouver », « trouver, acquérir » ou encore « inventer ^[9] ». Le verbe « trouver » aurait sans doute pu convenir dans le texte français, et ce d’autant plus que *inuenimus* apparaît déjà au début de la phrase latine et a été traduit par « nous trouvâmes ». Le refus de copier la répétition latine peut sans doute être justifié par une volonté de rendre le texte plus agréable à la lecture, mais l’insertion d’un nouveau verbe dans la phrase donne également un aspect inédit à la trouvaille.

Une telle rencontre est plus difficile à l’endroit du Calvaire car le moine florentin ne peut espérer voir un homme crucifié à la place du Christ. Cette fois-ci, c’est directement la vision du corps christique sur la croix qui est attendue : « Je cherchais passionnément du regard tout autour de moi : je voulais voir véritablement des yeux de mon corps mon Seigneur

suspendu à la croix : mais je ne le vis que des yeux de la foi. Des yeux du corps, je vis le lieu de la crucifixion ^[10] ». Ici encore, René Kappler, par ses choix de traduction, met en exergue la volonté du moine de voir le Christ puisqu'il traduit les termes *circumspiciens autem sollicite* par « je cherchais passionnément du regard ^[11] ». Or, pour le verbe *circumspicere*, le dictionnaire Gaffiot donne les sens « regarder autour de soi », « parcourir des yeux, jeter les regards circulairement sur quelque chose, embrasser du regard », puis en dernier lieu « chercher des yeux autour de soi ^[12] », tandis que pour *sollicite* il propose « avec inquiétude » et « avec soin, avec précaution, avec sollicitude ^[13] ». Dans la traduction française, le verbe « cherchais » répond aux verbes employés dans l'épisode de la Nativité tout en conférant au moine un regard véritablement scrutateur. L'utilisation de l'adverbe « passionnément » lors de la scène du Calvaire n'est pas anodine : elle donne davantage d'intensité à ce regard ; elle crée un nouveau parallèle entre la passion du pèlerin à la recherche d'un signe divin et la Passion du Christ. Si la déception du moine est perceptible, nous pourrions penser que les « yeux de la foi » devraient suffire. Or, Riccold de Monte Croce et ses confrères continuent de chercher le Christ aux alentours du sépulcre, puis jusqu'à ce qu'ils quittent Jérusalem : « Au sortir de là, en quittant Jérusalem, nous allâmes – à 8 milles – directement vers Emmaüs, en parlant du Christ, pour qu'il vînt en personne s'approcher et nous accompagner dans ces prés et dans ces lieux si beaux [...] ^[14] ». Dans le *Liber peregrinationis*, la déception faisant suite à l'attente se laisse donc deviner, mais n'est pas explicitement exprimée : le missionnaire fait tout simplement le constat de l'absence charnelle du Seigneur.

Les *Epistolae* : fin de l'itinéraire géographique et impasse spirituelle ?

Dans les *Epistolae quinque commentatorie de perditione Acconis*, l'attente non comblée laisse plus librement place à l'écriture de la déception. Une gradation émotionnelle s'opère en même temps qu'un changement de situation : tandis que le *Liber peregrinationis* nous montre principalement le pèlerin en recherche d'une imitation du Christ, les lettres exposent au lecteur le missionnaire affligé par la chute d'Acre entre les mains des Mamelouks, et par la situation victorieuse des musulmans à Bagdad. Par ailleurs, le passage du pèlerinage à la mission s'accompagne d'une diminution de la mobilité : il s'agit non plus de traverser les endroits où est passé le Christ, mais de convertir des habitants de Bagdad. Dès lors, la plongée dans le doute puis le désespoir que montrent les *Epistolae* peut nous rappeler la parole de Jésus aux Pharisiens, dans l'Évangile de saint Jean : « Je suis la lumière du monde. Celui qui vient à ma suite ne marchera pas dans les ténèbres ^[15]

». C'est au moment où le dominicain cesse de suivre les pas du Christ en Terre sainte qu'il s'éloigne d'un sentiment d'évidence et que le doute l'assaille. En témoignent les nombreuses demandes de réponses qu'adresse Riccold de Monte Croce à Dieu, à la Vierge Marie, à plusieurs saints, à des confrères morts... Au début de sa deuxième lettre, il écrit par exemple : « J'ai déjà envoyé une lettre à la Divine sagesse sur ma tristesse et mon étonnement, et jusqu'à présent je n'ai reçu aucune réponse qui pût m'instruire et me consoler ^[16] ». Cette attente s'accroît au fil des lettres. Ainsi, dans les lettres suivantes, le moine reproche aux martyrs de se taire et assemble savamment certains passages choisis de la Bible : « Voici, *je crie à la violence et on ne me répond pas. Je demande et je ne reçois pas, et cependant il ne me semble pas que je demande mal, sinon en cela seulement que je ne reçois pas* ». La première phrase est une citation du livre de Job et la deuxième provient de l'Épître de saint Jacques, que Riccold de Monte Croce s'approprie quelque peu ^[17]. Le propos initial est en effet le suivant : « [...] vous demandez et ne recevez pas parce que vos demandes ne visent à rien de mieux que de dépenser pour vos plaisirs ^[18] ». Le moine florentin met le texte à la première personne et lui ôte sa portée accusatrice ; il compile intelligemment les citations bibliques de manière à créer un propos qui est adapté à sa situation. Comme de nombreux Latins, il désespère face à l'absence de réponses divines à ses questions et prières, et se demande si la victoire des « Sarrasins » est le geste d'une préférence divine envers la religion musulmane. Toutefois, il ne se résout pas pleinement à accepter cette interprétation des faits historiques, malgré le silence apparent du Seigneur et de la Vierge Marie. Alors, comme d'autres pèlerins et missionnaires occidentaux, il cherche dans les écrits bibliques une justification à la défaite des chrétiens contre les musulmans. Sa déception face à l'absence visible de réponse atteint un tel degré que, dans la quatrième lettre, il demande à ses frères morts de faire une pétition :

C'est pourquoi je supplie votre fraternité de toutes mes forces : joignez-vous à notre saint père Dominique et présentez-vous souvent devant la Mère de Dieu, Mère de piété et de miséricorde, montrez vos blessures, vos têtes coupées, vos corps ensanglantés, dans l'état où les Sarrasins vous ont mis ce vendredi après la messe, vous et ceux qui s'étaient regroupés avec vous, et faites en sorte que le bienheureux Dominique, qui est en grande faveur auprès de Notre Dame comme un ministre intelligent, lui tende une pétition pour le salut du peuple chrétien et surtout pour le secours à apporter à la Terre sainte, et qu'il l'engage, autant qu'il le peut, elle qui est au-dessus de tous, à présenter cette pétition pour nous au Roi suprême ^[19].

Après quoi il ajoute un peu plus loin : « Quoi que vous fassiez, veuillez me le faire savoir au plus vite par vos lettres ou par un messenger sûr. Je vous demande aussi de me faire savoir secrètement si Notre Dame a fait bon visage à notre pétition [...] ^[20] ». Riccold de Monte

Croce est si affligé qu'il traite la « Curie céleste » comme une véritable organisation juridico-politique : lui, simple Prêcher mais aussi homme pécheur, ne peut prendre efficacement la parole tandis que ses frères, parce qu'ils sont morts, peuvent exposer leurs blessures et se montrer véritablement en tant que victimes de leur foi, en tant que martyrs. Ils doivent néanmoins faire appel à un intermédiaire, saint Dominique, assimilé explicitement à un « ministre » pour que leur pétition ait un quelconque poids auprès de la « reine du Ciel et avocate du monde » et que cette dernière interfère auprès de Dieu, le « Roi suprême ». Finalement, dans sa dernière lettre, le moine florentin pense avoir reçu une réponse en lisant les *Moralia* de saint Grégoire, affirmant que Dieu a déjà donné réponse à toutes nos questions dans l'Écriture. Toutefois, la fin de la lettre prouve que le missionnaire n'est pas entièrement convaincu : « Je te rends grâce, Seigneur, d'avoir si bien répondu à ma question par ton serviteur Grégoire qu'il ne reste plus rien de ma question. Cependant cela n'a pas donné satisfaction à l'audace de ma recherche » ; et Riccold enchérit un peu plus loin, dans ses dernières paroles : « Je rends donc grâce pour la réponse théorique, mais néanmoins j'attends affectueusement et sans relâche la réponse pratique ^[21] ».

Comment ne pas penser à saint Thomas, qui refusa de croire en la résurrection du Christ en entendant les paroles des apôtres, au moment où Riccold de Monte Croce se montre moyennement satisfait de la réponse « théorique » du pape Grégoire ? Dans l'article « The Fall of Acre as a Spiritual Crisis: the Letters of Riccoldo of Monte Croce », Iris Shagrir souligne l'ambiguïté de la position du Frère prêcheur : « [...] on the one hand he begs in vain for a divine revelation, on the other he asks pointed questions and deems the answer he receives insufficient ^[22] ». Dans sa dernière lettre, le dominicain affirme avoir bel et bien reçu une réponse, puisque la lecture d'un passage du pape Grégoire lui est en quelque sorte divinement imposée : « Alors, j'entendis une voix comme dans mon cœur [...] cette voix qui disait : "Prends, lis ! Prends, lis !" ^[23] ». Le moine florentin fait ici référence au célèbre *Tolle, lege !* dans « la scène du jardin de Milan » des *Confessions* de saint Augustin. La situation dans laquelle il se trouve imite d'ailleurs en partie celle du saint, au moment où adviennent ces paroles d'injonction. En effet, au cours du huitième livre des *Confessions*, saint Augustin se montre profondément attristé, car il ne parvient pas à écarter de lui l'envie des plaisirs charnels. Tandis qu'il pleure et conjure le Seigneur de lui venir en aide, il entend une voix d'enfant qui l'exhorte à prendre un livre et à lire. Il saisit alors un ouvrage qu'il avait justement laissé à quelques pas de l'endroit où il pleurait, et son regard se porte sur un passage. La lecture de quelques lignes de l'épître de saint Paul aux Romains permet alors à saint Augustin de s'éloigner définitivement des plaisirs de la chair et de « dissip[er] les ténèbres de l'incertitude ^[24] ». Quant à Riccold de Monte Croce, après avoir signalé plusieurs fois dans les lettres qu'il est lui-même plongé dans les ténèbres, et après avoir imploré l'aide du Seigneur à de multiples reprises, il décide de

« demander aux Livres Saints une réponse de Dieu ^[25] ». Or il a « devant [lui] » le livre des *Moralia* de saint Grégoire et entend à son tour une voix répétant le *Tolle, lege!* augustinien ^[26]. Néanmoins, la réponse fournie par la lecture des *Moralia* lui semble insuffisante, parce qu'il craint que le Seigneur se soit trompé d'ennemi ou ait frappé les chrétiens d'Orient « comme des amis qu'il faut frapper plus longuement ^[27] ». La naïveté de la première possibilité envisagée – une déroute du Seigneur quant aux personnes à corriger – met l'accent sur le désespoir du moine, prêt à imaginer que Dieu puisse se tromper et commettre une faute en pensant que ses ennemis principaux sont les chrétiens d'Orient, et non les musulmans. L'assimilation des chrétiens d'Orient à des « amis » qu'il faut punir est sans doute justifiée par la perception qu'ont les Latins de ces chrétiens, à la fois proches d'eux par leur appartenance à la chrétienté et fautifs parce que, pour la plupart, ils n'ont pas adopté le positionnement des chrétiens occidentaux vis-à-vis de la nature humaine et/ou divine du Christ.

Pour autant, Riccold de Monte Croce ne se risque pas à remettre totalement en question sa foi. Comme l'écrit Reinhold Röhricht, c'est « un cœur tourmenté par le doute, mais toujours croyant au fond ^[28] ». Ce doute concerne des points cruciaux : pourquoi Dieu laisse-t-il massacrer des chrétiens ? Veut-il les punir ? Soutient-il désormais Mahomet ? Qu'attend-il pour agir ? À de nombreuses reprises, dans ses *Epistolae*, le voyageur-écrivain exprime son désespoir, comme le prouve l'utilisation extrêmement fréquente des termes latins *admiratio* (« étonnement »), *tristitia* (« tristesse »), *afflictus* (« jeté à terre, abattu, terrassé », que René Kappler traduit par « affligé »), *miser* (« misérable, malheureux ») ainsi que de leurs dérivés. Si ces tourments semblent quasi absents du *Liber peregrinationis*, ils figurent comme un leitmotiv dans les lettres du moine. La tristesse du frère dominicain est indéniable, ainsi que la révolte et le désespoir engendrés tour à tour par le doute. L'existence de Dieu, d'emblée qualifié de « vrai et vivant », n'est jamais remise en question. Toutefois, le missionnaire avoue ne pas comprendre l'impassibilité apparente du Seigneur face au massacre commis par les « Sarrasins ». Il justifie cette incapacité par la forte douleur qu'il ressent : « Mais maintenant, accablé d'épreuves, je ne puis accéder à la douceur de ta contemplation, à la douceur de ta parole : je suis vêtu d'un sac, j'ai la tête couverte de cendres ^[29] ». L'aveuglement est ici accentué par une métaphore biblique très parlante, puisque les symboles du sac et des cendres sur la tête apparaissent régulièrement dans l'Ancien Testament. Signes de deuil, d'humiliation ou encore d'acte de repentance, ils sont notamment présents dans les livres de Job et d'Ésaïe, auxquels le moine dominicain fait souvent référence. En effet, Job, accablé de malheurs (la perte de ses enfants et de ses biens) accuse Dieu en disant : « Il m'a jeté dans la fange : me voici pareil à la poussière et à la cendre », puis, quand le Seigneur finit par s'adresser à Job, ce dernier adopte une posture d'humilité : « De fait, j'ai parlé, sans les comprendre, de

merveilles hors de ma portée, dont je ne savais rien. [...] C'est par oui-dire que je te connaissais, mais maintenant mes yeux t'ont vu. C'est pourquoi je me rétracte et me repens sur la poussière et sur la cendre^[30] ». Il n'est pas impossible que Riccold de Monte Croce, en insérant cette image dès la première lettre, adopte d'emblée la posture de Job puisqu'il accusera par la suite Dieu de son indifférence et attendra sa réponse. Le livre d'Esaië joint quant à lui les deux images de l'humiliation : « Faut-il se coucher sur le sac et la cendre ?^[31] ». Plusieurs personnages de l'Ancien Testament revêtent également le sac et/ou se couvrent de cendre à l'annonce du châtimeut divin, tels le roi Achab qui « déchira ses vêtements, et mit un sac sur sa chair » ou encore les habitants de Ninive : « Ils proclamèrent un jeûne et se revêtirent de sacs, des grands jusqu'aux petits. Le roi se leva de son trône, il fit glisser sa robe royale, se couvrit d'un sac, s'assit sur de la cendre^[32] ». De même, Tamar, fille de David et de Maaca, met de la cendre sur sa tête en signe d'humiliation, car elle a été violée par son demi-frère Amnon^[33]. Une nouvelle fois, le frère dominicain adapte donc des motifs bibliques connus à son cas : il s'habille d'un sac et couvre sa tête de cendre, joignant ainsi deux images afin de souligner à la fois son humilité et son aveuglement face à une situation qu'il ne peut expliquer.

Les *Epistolae* ou l'expression exacerbée d'une crise de la foi

Le recours à différentes métaphores, telles celles de la « Curie céleste » ou encore de la tête sous la cendre, met véritablement en scène la crise de foi de Riccold de Monte Croce. Par ailleurs, son impatience se manifeste régulièrement sous les traits de la révolte, voire de la provocation, dramatisée *via* un rythme rapide, un ton parfois amer, et l'utilisation du discours direct. Nombreuses sont les questions qui peuvent étonner le lecteur car le moine, tout en parsemant ses lettres de marques de respect envers le Seigneur et la Vierge Marie, interroge leur inaction de façon quelque peu accusatrice. En effet, le Frère prêcheur écrit par exemple à la Vierge Marie : « Quelle mère supporte avec patience que l'on aveugle son fils ?^[34] ». Ou encore :

Autrefois, ton fils était soucieux des pauvres indigents ; il disait « *Où acheterons-nous des pains ?* ». Autrefois, il pensait à eux et disait : « *Si je les renvoie à jeun, ils tomberont en chemin* ». Et maintenant, tu vois bien que la faim et le besoin font défaillir nombre d'entre eux sur les chemins et dans les villes. Serait-ce qu'il n'a eu souci de nous que lorsqu'il était en chemin avec nous ? Que désormais il se promène à travers les pôles célestes, sans plus un regard pour nos affaires ?^[35]

Riccold de Monte Croce cite ici le passage de l'Évangile selon saint Marc, où Jésus nourrit quatre mille hommes à partir de sept pains et de quelques petits poissons^[36]. Désormais, le Christ ne paraît plus être « en chemin » avec ses fidèles, mais semble assimilé à un souverain lointain et dédaigneux de son peuple.

En outre, de nombreuses exclamations et injonctions se rajoutent aux multiples questions, participant à la création d'un effet de dialogue : « Lève-toi, Seigneur, sauve-nous ! va ! et ne remets pas jusqu'au terme final !^[37] ». Ce dialogisme est intensifié par l'utilisation régulière de verbes de parole et de perception. Un rapide examen de la première lettre suffit à nous le montrer : « je te dirai » (*dicam*), « Ils disent » (*dicunt*), « N'entends-tu pas » (*Non audis*)^[38] ...

Finalement, une dramaturgie se met en place dans les lettres : après s'être adressé à ses destinataires par une apostrophe (« ô frères prêcheurs », « Ô bienheureux Dominique », etc.), l'auteur leur expose souvent sa tristesse ou les malheurs touchant les chrétiens latins, puis il exprime son trouble et demande de l'aide dans une écriture au rythme rapide, accumulant sans cesse questions et exclamations, demandes et injonctions. D'une certaine manière, le missionnaire lui-même se met en scène : vêtu d'un sac et couvert de cendre dans la première lettre, il endosse ensuite divers accoutrements – « sous l'habit tantôt du soldat, tantôt du chamelier, tantôt du frère prêcheur » –, et surtout illustre sa souffrance par une rhétorique marquée : « Et voici que maintenant, affligé et abandonné seul sur une terre lointaine, faible de corps, triste de cœur, et presque entièrement abattu d'esprit, j'élève à toi le cri d'un exilé, non seulement fils d'Ève, mais fils de beaucoup. Malheur ! Malheur à moi [...] »^[39]. Cet effort de mise en scène atteint un degré supérieur à la fin de la quatrième lettre, lorsque le moine écrit à ses confrères à propos du silence de la Vierge Marie :

Pour vous dire en secret quelque chose du plus profond de mon cœur – mais gardez-le pour vous – je m'étonne vraiment que l'apaisement ne soit pas encore accompli. Personne ne l'y a contrainte, mais moi, pécheur, je l'ai priée avec tant de confiance ! Cependant, je le répète, gardez ceci pour vous et ne le lui dites pas. J'ai grand peur en effet qu'elle ne s'indigne contre moi pécheur pour la pusillanimité de ma foi tout autant que pour l'excès de ma confiance^[40].

Faisant comme s'il pouvait cacher ses émotions et ses paroles à la mère du Seigneur, l'écrivain-missionnaire s'adresse non seulement aux frères morts, mais aussi à son lecteur puisque le partage des *Epistolae* implique l'ajout d'un nouveau destinataire silencieux à ceux qui figurent en tête de chaque lettre : le lecteur.

Un peu plus tôt dans la troisième lettre, l'auteur-voyageur a confié être « enivr[é] » (*ebrium*) par l'impatience et la douleur^[41]. Dès lors, cette tentative de cacher quelque chose à la Vierge Marie peut être interprétée comme une illustration du manque de raison que risque d'atteindre un chrétien en proie au doute extrême. Si le rapport entre la foi et la raison a été l'objet de querelles philosophiques et politiques au Moyen Âge, l'ordre dominicain s'oppose à la position de saint Augustin – qui dresse la foi contre la raison – et met beaucoup en œuvre pour former ses Frères prêcheurs en Occident et en Orient^[42]. Riccold de Monte Croce a lui-même suivi des études « libérales » et appris la langue arabe en Orient, afin de pouvoir lire le Coran, ainsi que de prêcher dans la langue des musulmans et de la plupart des chrétiens d'Orient. Il qualifie d'ailleurs la « loi des Sarrasins » d'*irrationabilis* : celle-ci est dépourvue de raison. L'absence de raison peut donc constituer un obstacle entre l'homme et Dieu. Appliquée au dominicain dans la troisième lettre, elle symbolise le moment où le doute atteint son acmé, avant l'accalmie obtenue par la réponse du pape Grégoire. La crise de foi s'accompagne d'une crise de la raison.

Conclusion

À l'écriture méthodique du *Liber peregrinationis* s'oppose le style emporté des *Epistolae quinque commentatorie de perditione Acconis*, où Riccold de Monte Croce met en scène les égarements de sa foi, voire de son esprit. Au commencement, le moine, rempli d'attentes et d'espoir, œuvre avec ferveur et application. Puis, suite à l'absence de signes divins suffisants et remarquables, il exprime le doute. Enfin, après la chute d'Acre, il sombre tour à tour dans le désespoir, la révolte et l'impatience. La fin du voyage lié au pèlerinage laisse alors place à une sorte de trouble spirituel, où l'écrivain-missionnaire mobilise tout son savoir dans l'espoir d'obtenir une réponse qui lui permettrait de comprendre l'infortune des chrétiens. Finalement, les écrits que le dominicain a fait paraître après les lettres témoignent bien d'un retour à une foi sans faille, à tel point que nous avons pu nous demander pourquoi le voyageur a tenu à partager ses *Epistolae*. Dans un propos liminaire, avant la première lettre, il écrit : « C'est alors que soudain, dans l'excès même de ma tristesse, je fus comme emporté par une méditation inaccoutumée », puis quelques lignes plus loin : « Voici donc les lettres que dans mon affliction j'ai écrites, en forme de prière d'une âme en proie à l'amertume^[43] ». Ces quelques mots semblent d'une certaine façon pardonner l'égarement en le montrant comme une crise passagère. Sans doute le moine a-t-il tenu à témoigner d'une crise de la foi qu'ont vécue de nombreux Latins en Orient à cette même époque. Ainsi, le partage de ces lettres, originales par leur mise en scène et leur efficacité rhétorique, endosse une portée didactique : parce qu'elles

sont contemporaines d'autres écrits pleins de ferveur du même auteur, elles montrent qu'il est possible de ne pas quitter la foi malgré l'épreuve.

Bibliographie

Sources

RICCOLD DE MONTE CROCE, *Contra legem Sarracenorum*, éd. Jean-Marie MÉRIGOUX, dans « L'ouvrage d'un frère prêcheur florentin en Orient à la fin du XIII^e siècle », *Memorie domenicane*, Pistoia, 1986, 17, p. 1-144.

RICCOLD DE MONTE CROCE, *Epistolae quinque commentatorie de perditione Acconis*, éd. Reinhold RÖHRICHT, dans « Lettres de Ricoldo de Monte-Croce », *Archives de l'Orient latin*, t. II, Paris, Ernest Leroux, 1884, p. 258-296 [en ligne] :

<https://archive.org/details/archivesdelorie00parigoog/page/n752>.

RICCOLD DE MONTE CROCE, *Libellus ad nationes orientales*, éd. Kurt Villads JENSEN, 2014 [2^e éd.], édition électronique [en ligne] : <https://www2.historia.su.se/personal/villads-jensen/Riccoldo/paginaprincipalis.pdf>.

RICCOLD DE MONTE CROCE, *Pérégrination en Terre Sainte et au Proche Orient ; Lettres sur la chute de Saint-Jean d'Acre*, éd. et trad. René KAPPLER, Paris, Champion, 1997.

SAINT AUGUSTIN, *Les Confessions*, éd. Joseph TRABUCCO, Paris, Flammarion (GF), 1964.

Études

Martin AURELL, *Des chrétiens contre les croisades. XII^e-XIII^e siècle*, Paris, Fayard, 2013.

Michel BALARD, *Les Latins en Orient : XI^e-XV^e siècles*, Paris, Presses Universitaires de France, 2015.

Claude CAHEN, *Orient et Occident au temps des Croisades*, Paris, Aubier (Collection historique), 1983.

Thierry HENTSCH, « L'Orient méditerranéen du Moyen Âge : la rencontre de l'Islam », dans *Études internationales*, vol. 17/3, 1986, p. 509-533 [en ligne] :

<http://id.erudit.org/iderudit/702044ar> (consulté le 14 avril 2019).

René KAPPLER, « L'autre et le prochain dans la Pérégrination de Riccold de Monte Croce », dans *Miroirs de l'altérité et voyages au Proche-Orient : colloque international de l'Institut d'histoire et de civilisation française de l'Université de Haïfa*, Genève, Slatkine, 1991, p. 163-172.

Benjamin Z. KEDAR, *Crusade and Mission. European Approaches toward the Muslims*, Princeton, Princeton University Press, 1984.

Pierre MANDONNET, « Fra Ricoldo de Monte Croce, pèlerin en Terre Sainte et missionnaire en Orient », *Revue Biblique*, II, 1893, p. 584-607.

Jean RICHARD, *Orient et Occident au Moyen Âge : contacts et relations (XI^e-XV^e s.)*, Aldershot, Variorum, 1976.

Marco ROBVECCHI, « Entre humanité et bestialité : Riccold de Montecroix face à l'autre dans son voyage », *Questes. Revue pluridisciplinaire d'études médiévales*, mars 2017, p. 65-80 [en ligne] : <http://journals.openedition.org/questes/4393> (consulté le 13 avril 2019).

Camille ROUXPETEL, *L'Occident au miroir de l'Orient chrétien. Cilicie, Syrie, Palestine et Égypte (XI^e-XIV^e siècles)*, Rome, École française de Rome, 2015.

Philippe SÉNAC, *L'image de l'autre : l'Occident médiéval face à l'Islam*, Paris, Flammarion, 1983.

Iris SHAGRIR, « The Fall of Acre as a Spiritual Crisis: The Letters of Riccoldo of Monte Croce », *Revue belge de philologie et d'histoire*, tome 90, fasc. 4, 2012.

John TOLAN, *Les Sarrasins. L'islam dans l'imagination européenne au Moyen Âge*, trad. Pierre-Emmanuel DAUZAT, Paris, Flammarion, 2003.

Outils

Dictionnaire Latin-Français, par Félix GAFFIOT, Paris, Hachette, 1934[en ligne] : <https://www.lexilogos.com/latin/gaffiot.php>.

Notes

[1] Riccold de Monte Croce aurait d'abord été assigné au couvent de Santa Maria Novella en 1267, avant de devenir lecteur du « studium artium » à Pise. Il aurait ensuite été nommé au couvent de Prato, en 1287.

[2] Le Khan Ghazan succède en 1295 au Khan Baïdu, qui a été assassiné.

[3] Pour le *Liber peregrinationis* et les *Epistolae* le lecteur peut se référer à : RICCOLD DE MONTE CROCE, *Pérégrination en Terre Sainte et au Proche Orient ; Lettres sur la chute de Saint-Jean d'Acre*, éd. et trad. René KAPPLER, Paris, Champion, 1997. Pour les *Epistolae*, le texte latin a été édité par Reinhold RÖHRICHT : RICCOLD DE MONTE CROCE, *Epistolae quinque commentatorie de perditione Acconis*, éd. Reinhold RÖHRICHT, dans « Lettres de Ricoldo de Monte-Croce », *Archives de l'Orient latin*, II, 1884, p. 258-296 [en ligne] :

<https://archive.org/details/archivesdelorie00parigoog/page/n752>. Pour le *Contra legem Sarracenorum*, il est possible de se référer à l'édition de Jean-Marie Mérioux dans *Memorie domenicane*, 17, 1986, p. 1-144 (« L'ouvrage d'un frère prêcheur florentin en Orient à la fin du XIII^e siècle »). Le *Libellus ad nationes orientales* a été édité en ligne par Kurt Villads Jensen et peut être consulté à l'adresse suivante :

<https://www2.historia.su.se/personal/villads-jensen/Riccoldo/paginapincipalis.pdf>.

[4] L'emploi du terme « Sarrasins » pour désigner une confession peut étonner le lecteur moderne. Toutefois, Riccold de Monte Croce utilise ce mot pour désigner les musulmans de façon générale. D'ailleurs, comme le souligne John Tolan, « [...] les auteurs chrétiens du Moyen Âge ne parlaient pas d'“islam” ni de “musulmans”, mots inconnus, à de très rares expressions près, dans les langues occidentales avant le XVI^e siècle. Les auteurs chrétiens désignaient plutôt les musulmans par des termes ethniques : Arabes, Turcs, Maures, Sarrasins. Ils parlent souvent d'“Ismaélites”, les descendants de l'Ismaël biblique, ou d'Agaréniens (d'Agar, la mère d'Ismaël). Et, pour désigner leur religion, de “loi de Mahomet” ou de “loi des Sarrasins” » [John TOLAN, *Les Sarrasins. L'islam dans l'imagination européenne au Moyen Âge*, trad. Pierre-Emmanuel DAUZAT, Paris, Flammarion, 2003, p. 16].

[5] RICCOLD DE MONTE CROCE, *Pérégrination en Terre Sainte et au Proche Orient* (éd. et trad. cit. n. 2), p. 39.

[6] *Ibid.*, Préface, p. 15.

[7] *Ibid.*, p. 61.

[8] *Vbi inuenimus pulcerimam ecclesiam Domine et in ecclesia diuersorium quod erat uia stricta ubi ex parte una erat presepe ubi posuerunt Dominum et ex alia parte uie erat quasi*

quedam grotta et antrum pauperum ubi habitabant stricte et ibi est altare ubi peperit Domina ; ibi celebrantes et predicantes et populum communicantes post missarum sollemnia inuenimus in presepio pulcerimum infantem filium paupercule cristiane que habitabat iuxta ecclesiam et in eo letantes adorauimus Christum natum ad modum Magorum et dantes paruulo munera reddidimus matri [Ibid., p. 60].

[9] « Inuenio », dans *Dictionnaire Latin-Français*, par Félix GAFFIOT, Paris, Hachette, 1934 [en ligne] : <https://www.lexilogos.com/latin/gaffiot.php?q=inuenio>.

[10] RICCOLD DE MONTE CROCE, *Pérégrination en Terre Sainte et au Proche Orient* (éd. et trad. cit. n. 2), p. 69.

[11] *Circumspiciens autem sollicite si uere uiderem Dominum meum oculis corporis pendentem in cruce non uidi nisi oculis fidei ; oculis autem corporis uidi locum crucifixionis [Ibid., p. 68].*

[12] « Circumspicio » dans *Dictionnaire Latin-Français*, par Félix GAFFIOT, Paris, Hachette, 1934 [en ligne] : <https://www.lexilogos.com/latin/gaffiot.php?q=circumspicio>.

[13] « Sollicite » dans *Dictionnaire Latin-Français*, par Félix GAFFIOT, Paris, Hachette, 1934 [en ligne] : <https://www.lexilogos.com/latin/gaffiot.php?q=sollicite>.

[14] RICCOLD DE MONTE CROCE, *Pérégrination en Terre Sainte et au Proche Orient* (éd. et trad. cit. n. 2), p. 73.

[15] Jean 8, 12.

[16] RICCOLD DE MONTE CROCE, *Lettres sur la chute de Saint-Jean d'Acre* (éd. et trad. cit. n. 2), p. 219.

[17] Job 19,7.

[18] Épître de Jacques 4, 3.

[19] RICCOLD DE MONTE CROCE, *Lettres sur la chute de Saint-Jean d'Acre* (éd. et trad. cit. n. 2), p. 248.

[20] *Ibid.*, p. 249.

[21] *Ibid.*, p. 252.

[22] Iris SHAGRIR, « The Fall of Acre as a Spiritual Crisis: The Letters of Riccoldo of Monte Croce », *Revue belge de philologie et d'histoire*, tome 90, fasc. 4, 2012, p. 1118.

- [23] RICCOLD DE MONTE CROCE, *Lettres sur la chute de Saint-Jean d'Acre* (éd. et trad. cit. n. 2), p. 251.
- [24] Cf. Épitre aux Romains, XIII, 13 ; SAINT AUGUSTIN, *Les Confessions*, éd. Joseph TRABUCCO, Paris, Flammarion (GF), 1964, p. 175.
- [25] RICCOLD DE MONTE CROCE, *Lettres sur la chute de Saint-Jean d'Acre* (éd. et trad. cit. n. 2), p. 250.
- [26] *Ibid.*, p. 250.
- [27] *Ibid.*, p. 252.
- [28] RICCOLD DE MONTE CROCE, *Epistolae quinque commentatorie de perditione Acconis* (éd. cit. n. 2), p. 261.
- [29] RICCOLD DE MONTE CROCE, *Lettres sur la chute de Saint-Jean d'Acre* (éd. et trad. cit. n. 2), p. 210.
- [30] Job 20, 19 ; Job 40, 3-6.
- [31] Esaïe 58, 5.
- [32] Voir : 1 Rois 21, 27. Le prophète Élie a auparavant annoncé qu'Achab et son épouse Jézabel seront châtiés pour avoir fait condamner à mort Naboth, un homme dont ils convoitaient les vignes ; Jonas 3, 5-6.
- [33] 2 Samuel 13, 19.
- [34] RICCOLD DE MONTE CROCE, *Lettres sur la chute de Saint-Jean d'Acre* (éd. et trad. cit. n. 2), p. 222.
- [35] *Ibid.*, p. 224.
- [36] Marc 8, 3-4.
- [37] RICCOLD DE MONTE CROCE, *Lettres sur la chute de Saint-Jean d'Acre* (éd. et trad. cit. n. 2), p. 212.
- [38] *Ibid.*, p. 210-211. Pour le texte latin : RICCOLD DE MONTE CROCE, *Epistolae quinque commentatorie de perditione Acconis* (éd. cit. n. 2), p. 265-266.
- [39] RICCOLD DE MONTE CROCE, *Lettres sur la chute de Saint-Jean d'Acre* (éd. et trad. cit. n. 2), p. 238 et p. 220.

This is an Open Access article distributed under the terms of the Creative Commons Attribution License CC BY-NC 3.0 (<https://creativecommons.org/licenses/by-nc/3.0/fr/>) / Article distribué selon les termes de la licence Creative Commons CC BY-NC.3.0 (<https://creativecommons.org/licenses/by-nc/3.0/fr/>)